BX
1419
R4
v.27
M07

XXVIIe Année JUILLET 1921

REVUE DOMINICAINE

Directeur: R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

SOMMAIRE

R. P. GONZALVE PROULX, O. P —LA TRANSCENDANCE DE L'EGLISE CATHOLIQUE —Sa fécondité d'action

Abbé ARM. BEAUREGARD —DE LA FUTILITÉ D'ESPRIT

R. P. J.-D. DEZIEL, O. P. —LE JÉSUS LE PLUS ENDOLORI

FRA DOMENICO —DANS L'ORDRE—A l'Etranger—Dans la Province

RECENSIONS

A.-M. Marion ; *Le problème scolaire* (L. de G.) H. Bourassa : *Une mauvaise loi* (M.-A.L.) J. Soulanges: *Dollard* (M.-A.L) E. Dubois : *Chez nos Frères les Acadiens* (H. M.) J. Noval *Commentarium Codicis Juris Canonici* (R.-M. R.) M. Taschereau : *Etudes* (A. B.) H. Petitot : *Sainte Jeanne d'Arc* (C. D.) R. Villeneuve : *La grève et l'enseignement catholique* (M.-C F.) H. Couture : *Les bontés de Marie* (M.-A. L.) etc.

ABONNEMENTS

CANADA : $1.00 | **ETRANGER : $1.25**

Avec le "ROSAIRE POUR TOUS" 25 sous en plus par année

ADMINISTRATION

LE ROSAIRE SAINT-HYACINTHE CANADA

Les grandes revues Dominicaines :

Revue Biblique Internationale

ORGANE DE L'ÉCOLE BIBLIQUE DE JÉRUSALEM

Revue Trimestrielle fondée en 1890

Directeur : R. P. LAGRANGE, O. P., Correspondant de l'Institut

Abonnement Annuel : — Étranger . . . **32 fr.**

Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques

ORGANE DU COLLÈGE THÉOLOGIQUE DE LA PROVINCE DE FRANCE

Revue trimestrielle fondée en 1907

Abonnement Annuel — Étranger . . . **32 fr.**

REVUE THOMISTE

ORGANE DU COLLÈGE THÉOLOGIQUE DE LA PROVINCE DE TOULOUSE

Revue bi-mensuelle fondée en 1892

Abonnement Annuel — Étranger . . . **17 fr.**

REVUE DES JEUNES

ORGANE DE PENSÉE CATHOLIQUEET FRANÇAISE, D'INFORMATION ET D'ACTION

paraît le 10 et le 25 de chaque mois

Directeur : R. P. A.-D. SERTILLANGES, O. P., de l'Institut.

Abonnement Annuel — Étranger . . . **46 fr.**

Pour le clergé — Étranger . . . **36 fr.**

LA VIE SPIRITUELLE

Ascétique et Mystique

Paraissant depuis octobre 1919

Directeur : R. P. BERNADOT, O. P., à Saint-Maximin (Var)

Pour le clergé — Étranger . . . **14 fr.**

Pour ces divers abonnements, s'adresser à 34, rue du Bac, Paris.

LA TRANSCENDANCE DE L'EGLISE

III

SA FECONDITE D'ACTION

Dans l'histoire des dix-neuf siècles chrétiens que de grandeurs se sont successivement imposées à l'attention des hommes; il y eut les noms des génies, les règnes glorieux, les merveilles de l'invention humaine. Cependant au-dessus de tout cela, il y eut un livre et une institution qui ont sans cesse préoccupé l'esprit humain. C'est l'Evangile et c'est l'Eglise.

De tout temps il a fallu être pour ou contre l'Evangile et l'Eglise, qui ont traversé les siècles en s'imposant de plus en plus à l'attention. D'après cette histoire, l'Eglise catholique, gardienne et interprète de l'Evangile, apparaît supérieure à toute autre société religieuse par sa puissance d'expansion et de conservation.(1) Est-elle également supérieure et transcendante par la fécondité de son action ?

Instituée pour continuer l'oeuvre rédemptrice, elle ne devait pas seulement faire accepter de toutes les nations et conserver intacte la doctrine du salut, elle devait encore transformer l'âme humaine en faisant pratiquer les deux grands commandements, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Avec quel succès l'Eglise catholique a-t-elle accompli cette oeuvre de sanctification ? C'est de ce point de vue qu'au siècle dernier le P. Lacordaire fit l'apologétique de l'Eglise. Et tous savent quelle place occupe notre Eglise dans ces parallèles célèbres entre son efficacité et celle des autres sociétés religieuses pour soumettre les passions de l'âme à la raison, et la raison à Dieu par la pratique de la chasteté, de l'humilité et de la charité. Il faut relire ces quelques conférences pour voir apparaître l'action de l'Eglise catholique dans sa transcendante fécondité. Et il n'y a guère à ajouter.

(1) Rev. dominicaine, avril et juin 1921.

Peut-être faudrait-il faire remarquer que cette pratique héroïque de vertus chrétiennes a donné à l'Eglise catholique une physionomie particulière où se reproduisent tous les traits de l'exemplaire divin. Elle réalisa ainsi l'idéal proposé par son fondateur: Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait.

Dieu est *Activité, Deus est actus purus.* L'Eglise catholique reproduit ce trait divin dans sa loi et son culte du travail sanctifié. Ce sont de saints travailleurs, tous ces apôtres qui ont fait la conquête du globe, de saints travailleurs aussi, ces moines du moyen-âge qui ont commencé à défricher la forêt barbare. Quels travaux que ceux d'un saint Colomban, d'un saint Boniface et de ces phalanges monastiques qui s'enfoncent dans les forêts, y creusent des routes, y bâtissent des monastères. Le travail physique pratiqué par ces saints dans la pensée presque toujours actuelle de Dieu se trouve ainsi relevé et transfiguré, à peu près comme le fut le travail de Jésus dans la boutique du charpentier.

Dieu est *Intelligence.* La science chrétienne reproduit admirablement cet attribut divin. Comment se lasser de redire les grands noms qui jettent un immortel honneur sur l'humanité, le génie inspiré de saint Paul, la science d'un Origène, d'un Clément d'Alexandrie, d'un saint Grégoire de Nazianze, d'un saint Basile, d'un saint Jean Chrysostome, d'un saint Jérôme, d'un saint Grégoire, d'un saint Augustin, d'un saint Thomas d'Aquin. Cette science chrétienne jette sur le front de l'humanité le pur et fidèle reflet de l'intelligence divine.

Dieu est *Père.* Nous reconnaissons ce trait dans le coeur des pères selon l'esprit. L'histoire de l'Eglise montre avec joie le sacrifice des pasteurs pour leurs troupeaux. Athanase risque mille morts pour son cher peuple d'Alexandrie; quel que soit l'Attila qui s'avance, saint Léon le Grand et tous les évêques de son siècle lèvent le bras devant le barbare; un saint Charles au milieu des terreurs de la peste n'oubliera que lui-même, et dans le feu des révolutions du dernier siècle il se trouvera encore de bons pasteurs donnant leur vie pour le salut de leurs brebis.

Dieu est la *Force*, et l'Eglise montre ses martyrs et ses saints guerriers : un saint Sébastien, un saint Victor, un saint Maurice.

Dieu est *Esprit*, et l'Eglise présente le cortège de ses confesseurs et de ses vierges voués à la vie contemplative.

L'Eglise catholique a fait ce prodige de réaliser la ressemblance de la perfection divine dans une chair mortelle, elle a prouvé par des faits nombreux sa puissance d'assimiler les âmes à Dieu par l'amour.

Produire l'éminente sainteté était nécessaire pour la vraie Eglise du Christ, mais plus nécessaire encore était de faire vivre de la vie divine l'immense multitude d'âmes que chaque siècle présentait à son action. Le difficile ici, c'était de faire entrer ces âmes dans le rayon de son influence, surtout aux époques de préoccupations matérialistes intenses. L'Eglise eut raison de cette difficulté en suivant bien fidèlement l'exemple de son fondateur, Jésus-Christ. Comme Lui, elle attira les âmes à son action sanctificatrice par un amour du prochain qui produit tous les dévouements et qui soulage toutes les misères. Le Christ a multiplié les pains pour faire écouter et accepter sa doctrine sur le pain qui donne la vie éternelle, de même l'Eglise catholique fera des prodiges de charité pour faire mieux pénétrer son influence. Plus que toute autre société religieuse, elle s'est préoccupée efficacement de la misère humaine.

Son histoire n'a rien à exagérer en effet pour montrer que partout où elle est passée les petits et les faibles ont été respectés et aidés, les malades et les infirmes, soignés et aimés, les pauvres, évangélisés.

On sait ce que l'antiquité païenne a fait pour le soulagement des misères physiques et des faibles. Malgré une amélioration notable vers les sentiments d'humanité, la doctrine pratiquée était celle qui disait : bienheureux ceux qui jouissent, les riches, les possesseurs de terres et d'hommes, les grands, les forts. Au milieu de cette foule avide de toutes les jouissances et bien peu tourmentée par l'inquiétude religieuse, une voix s'éleva pour contredire : bienheureux les pauvres, ceux qui souffrent, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et qui sont mal-

traités ! Quel paradoxe plus hardi ! et quel événement de voir cette doctrine acceptée et pratiquée par une société qui s'applique à organiser la charité, à protéger les enfants, à améliorer les conditions de la femme et des esclaves. Par ces grands dévouements, notre Eglise s'attachait l'âme du peuple, et il en sera ainsi dans tous les siècles. Dans la suite, ils surprendront moins parce que le caractère social de l'Eglise catholique sera déjà reconnu. Cependant la doctrine et la pratique de la charité produiront à certaines époques de si abondantes moissons de générosités que les historiens seront forcés d'exprimer leur admiration, et c'est le cas en particulier pour les bienfaits de la charité monastique.

Les ordres religieux, en effet, ont pratiqué la charité active et matérielle comme jamais elle ne l'avait été avant eux et comme elle ne le sera jamais par d'autres. A cette multitude de malheureux condamnés au travail et aux privations, qui constituaient au moyen-âge la majorité de la population, les moines ont prodigué non seulement le pain, mais une sympathie efficace et infatigable. Que de soins délicats, que de tendres prévenances pratiqués pendant douze siècles dans ces maisons de prière qui comptaient parmi leurs dignitaires les infirmiers des pauvres. Après avoir offert une incessante et généreuse hospitalité à la foule indigente, ils inspiraient des merveilles de dévouement à tous les grands qui devenaient leurs amis. Leur seul aspect semble avoir été une prédication permanente de l'aumône. Cette mission fut noblement et fidèlement remplie même aux époques de décadence. L'esprit du monde envahit le cloître, mais il n'a pas réussi à fermer cette porte par où s'écoulaient vers les pauvres, les bienfaits de la charité, cette porte si bien symbolisée par le guichet de Clairvaux, qui, du temps des moines, s'appelait *la Donne.*(1) Voilà comment l'Eglise catholique a exercé son action sociale au moyen-âge.

C'est encore et surtout de cette manière immédiatement efficace qu'elle exerce de nos jours dans les différents pays et particulièrement dans ceux où les pau-

(1) Bousquet, Ancien hôpital d'Aubrac, p. 150.

vres sont restés ses fidèles enfants. Et les ministres de sa charité, ce sont encore ses prêtres, ses religieux et ses religieuses. Quel formidable chiffre donnerait l'addition des pauvres aidés, des malades soignés, des orphelins recueillis, des enfants élevés et instruits par notre clergé catholique. Le nombre des instituts de charité, la prodigieuse abondance de vocations au dévouement, la généreuse tendresse avec laquelle les besognes les plus répugnantes dans le soin des malades sont acceptées et même recherchées, tout cela est une preuve bien forte que la charité envers le prochain est pratiquée jusqu'à l'oubli complet de soi-même, très souvent jusqu'à l'héroïsme.

Cet aspect de la charité catholique a frappé autrefois H. Taine. Après avoir visité une maison de charité tenue par les Soeurs de Saint-Vincent de Paul, il disait ceci de l'institution entière: "Ces 125,000 femmes sont des bienfaitrices par institution, des corvéables volontaires, vouées par leur propre choix à des besognes dangereuses, répugnantes, à tout le moins ingrates: missions chez les nègres, soins des malades et des idiots, etc... Et le tout gratuitement ou à des prix infimes. Manifestement chez ces personnes, l'équilibre ordinaire des motifs déterminants s'est renversé; dans leur balance intérieure ce n'est plus l'amour de soi qui l'emporte sur l'amour des autres, c'est l'amour des pauvres qui l'emporte sur l'amour de soi."(1) Et Taine ne comprend pas cette folie de la charité catholique. Il indique cependant les mobiles supérieurs de ces grandes âmes: l'amour de Dieu comme motif, l'Eucharistie comme soutien, le bonheur éternel comme récompense attendue.

A côté ou au-dessus de cette action sociale spontanée et immédiatement efficace, quand arrive l'époque des agitations sociales, l'Eglise catholique discerne sa nouvelle mission. Et elle n'hésite pas un moment à intervenir par sa doctrine et par ses organisations entre l'opulence souvent tyrannique des patrons et les souffrances des ouvriers. Les enseignements de Léon XIII rappellent aux catholiques les principes chrétiens, seuls

(1) Cité par Abbé de Broglie, Avenir de la religion en France, page 30.

capables de porter remède aux difficultés angoissantes de la question sociale. L'action sociale de l'Eglise s'organisa ensuite sur cette base chrétienne. Diverses écoles se forment, les congrès, les semaines sociales, les cercles, les revues s'organisent et répandent les saines doctrines. Les chefs autorisés ne manquent pas; par leur nombre et par leur supériorité, ils présentent l'Eglise catholique comme la véritable Ecole d'action sociale: il suffit de nommer les Ketteler, les Manning, les Gibbons, les Rutten.

C'est un fait bien significatif du caractère social de l'Eglise catholique que la vraie doctrine proclamée par son Pontife juste au moment où la crise sociale approche. "Il plaît à un souverain nonagénaire, disait G. Goyau (1) au lendemain de l'encyclique *Graves in communi*, de jeter en pleine mer cette barque de Pierre que volontiers certains laisseraient à l'ancre. L'équipage est nombreux et divers, il y a les résolus, il y a les timides. Mais voici qu'en un geste unique au monde, geste de commandement qui s'ébauche et s'achève en une bénédiction, la main du chef s'élève, et le mot de l'Evangile: *Duc in altum*, remplit le monde entier."

C'est donc à juste titre que l'Eglise catholique prétend personnifier l'action charitable et sociale. Non seulement les premières pages, mais toutes les pages de son histoire prouvent qu'elle a compris et pratiqué le commandement de l'amour du prochain comme aucune autre société religieuse ne l'a fait.

Aussi le protestantisme ne fait-il pas plus état de ses oeuvres sociales que du nombre de ses saints. S'il se trouve parmi les protestants de belles âmes vouées aux oeuvres de charité, il leur est impossible de montrer comme il en existe chez nous de vastes organisations charitables, fondées sur le pur oubli de soi-même. Il ne pouvait en être autrement dans une religion où l'on garantit le salut par la foi vive sans la pratique des bonnes oeuvres. Ce sont là des faits admis.

Les protestants préfèrent tenter une comparaison sur le terrain des missions. Ils voudraient y voir un

(1) Catholicisme social, 2ème série, pp. 23-23.

signe de leur vitalité, un spectacle consolant à opposer à leur décadence doctrinale. Consolant pour eux l'état des missions protestantes, nous le voulons bien; et nous n'hésitons pas à concéder, comme le fait Mgr Le Roy,(1) que le dévouement du missionnaire protestant est réel, son succès appréciable et son argent bien gagné. Il y aurait cependant une concession exagérée à ne pas réclamer la supériorité des missions catholiques, soit sous le rapport du dévouement, soit sous le rapport du succès.

Il n'y a pas très longtemps que les protestants se sont adonnés aux missions: elles datent du début du XIXème siècle. Des tentatives avaient été faites auparavant, mais on discutait l'obligation et l'opportunité des missions, et certaines facultés de théologie soutenaient que le précepte: "allez et prêchez l'Evangile au monde entier" était personnel aux apôtres; il y eut ensuite la difficulté de trouver des ministres aptes à ce ministère. Enfin, avec Franke, Spener, Scriver, en Allemagne, avec Wesley surtout en Angleterre, l'oeuvre des missions s'organise.(2) Le succès obtenu nous est donné dans le compte rendu du congrès général des missions protestantes tenu à New-York en mai 1900.(3) Le personnel comprend 6,000 missionnaires, le budget annuel se monte à 20 millions de dollars, le nombre des infidèles convertis serait d'environ quatre millions. Beau succès assurément, surtout si l'on considère la rapidité du progrès. Est-il cependant comparable à l'oeuvre des missions catholiques pendant ce même XIXème siècle ? Nous trouvons en détail l'état de nos missions dans un opuscule sur la propagande de la foi, par M. Alex. Guasco et dans la "Petite histoire de l'Eglise", de M. Pierre Lorette. L'addition porte à 60,000 le nombre des missionnaires et à 20 millions les âmes gagnées au catholicisme.

A quoi attribuer un pareil succès si ce n'est à la forte vitalité du catholicisme où les vocations au dévouement sont toujours plus nombreuses que les martyrs de

(1) Les missions anglicanes, Ragey. pp. 59, 60.
pp. 18-25.
(2) Pisani, Les missions protestantes à la fin du XIX siècle,
(3) Idem., p. 23.

l'héroïsme. Car il ne faut pas l'oublier, le missionnaire catholique choisit le sacrifice complet. Avec le traitement qu'il reçoit, dit Mgr Le Roy,(1) le missionnaire protestant peut se faire une vie facile, élever sa famille et se faire une retraite pour ses vieux jours. Où se trouve le missionnaire catholique qui peut compter sur de pareilles compensations ? Il a donné sa vie à Dieu pour le salut de quelques âmes, ses heures de bonheur sont celles où il a l'occasion de conférer le baptême, au nombre de ses peines il compte celle d'être quelquefois empêché de célébrer les saints mystères. La page célèbre de Louis Veuillot sur les vicaires apostoliques revient en ce moment à la mémoire. Quand les missions protestantes pourront-elles fournir l'occasion d'en écrire une semblable ? Jusqu'à présent du moins la fécondition d'action de l'Eglise catholique est en tout point supérieure. Qu'elle soit considérée dans le fait d'assimiler les âmes à Dieu par la pratique héroïque des vertus chrétiennes ou dans le fait de susciter en faveur du prochain tous les dévouements et tous les secours, il faut convenir que cette fécondité d'action est vraiment transcendante.

Un jour, nous dit l'Evangile,(2) les disciples de Jean-Baptiste vinrent demander à Jésus s'Il était le Messie. Ce jour-là le Christ avait fait beaucoup de guérisons. Et pour toute réponse il leur dit: "Allez dire à votre maître ce que vous avez vu et entnedu: les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés." Le Christ donnait ses oeuvres de toute-puissance et de bonté comme signes de sa mission divine. Ne pouvons-nous pas voir également dans les oeuvres de l'Eglise des signes de sa divinité ? Si de plus le spectacle de l'Eglise catholique est présenté dans son ensemble, comme l'a fait le concile du Vatican,(3) c'est-à-dire sa merveilleuse propagation, son unité et sa stabilité invincibles, sa sainteté et son inépuisable fécondité, ne donne-t-il pas le droit d'élever

(1) Idem., p. 31.
(2) Saint Luc, ch. VII, v. 20-23.
( ) Constitution *Dei Filius*, ch. III.

cette vitalité transcendante à la dignité d'une raison de croire aussi solide que le miracle ?

Cette vivante forme d'apologétique a du reste fait ses preuves. C'est le spectacle de l'Eglise catholique qui a convaincu F. Brunetière, c'est son caractère social universel qui a conduit Manning (1) à mieux l'étudier et à se convertir, c'est sa doctrine sociale et la vitalité de son culte qui, l'an dernier, attira efficacement au catholicisme, l'archevêque anglican de Delaware, Mgr Kinsman. (2)

Une raison de croire si efficace et si facilement comprise des esprits d'aujourd'hui, plutôt positifs, ne doit donc pas être négligée en apologétique.

Fr. Gonzalve PROULX, O. P.

Rome, Collège angélique, 1er mai 1921.

DE LA FUTILITE D'ESPRIT

Y a-t-il chez nous plus d'esprits futiles que de futilité d'esprit ? Pour que la question se pose, il faut qu'il y en ait un certain nombre; pour que l'hésitation demeure, le mal doit être grand. Nous sommes donc en droit, après bien d'autres, d'en parler. La futilité se corrige, l'esprit futile, pas. L'une est maladie, l'autre, un membre gangrené. Circonscrivons le fléau, semons du sérieux, faisons-nous une peinture réaliste des conséquences inévitables et la futilité, comme un léger papillon que la lourde goutte de pluie fait tressaillir, s'envolera loin de nous. La récolte des intelligences sera meilleure, les idées redeviendront monnaie courante et le froment de l'esprit s'amassera en monceaux d'abondance.

La futilité d'esprit est cette mauvaise qualité qui a pour effet d'amincir les facultés intellectuelles, de les rendre grêles, incapables de digérer une nourriture un peu forte, de produire un travail un peu résistant. La

(1) Card. Manning, *Les raisons de ma croyance.*
(2) *Salve Mater*, Kinsman, New-York, 1920.

futilité est une insatiable, et l'esprit qui a commencé à lui faire la cour risque tous les jours de perdre davantage de sa liberté. Après avoir dispersé les sérieuses relations quotidiennes, elle efface les souvenirs du passé et ferme la porte sur l'avenir. Ceci fait, elle jouit du présent. Plus l'esprit s'amuse, plus elle est gaie; plus il chante, plus il rit, plus elle verse à boire, si bien que l'ivresse vient et c'en est fini: il y a une intelligence de moins sous les plis du drapeau de la vérité.

Sûre de sa victoire, elle va frapper ailleurs et se présente toute riante à l'esprit oisif. Si l'accueil est gracieux, elle fera une nouvelle victime. Sinon, elle fera marcher ses auxiliaires: les revues et journaux légers, les romans à sensation, les rêves creux habillés gravement, les hauts faits populaires, les concours de clinquant et l'ancien esprit de parvenu devenu le snobisme moderne. Avec ce bataillon, elle fera de larges trouées.

Et elle les a faites, malheureusement, ces trouées. Grâce aux causes que je viens d'énumérer, à la lutte obligatoire pour la vie où nous dépensons plus de forces physiques que d'intellectuelles; grâce à cette publication exécrable de nouvelles, publication qui finit par faire croire au vrai sens de la vie sous le fait local; grâce à ces plaisirs abondants surgis tout d'un coup au centre des agglomérations, nous avons formé un pacte avec la frivolité. Nous donnons ce triste spectacle d'être un peuple très intelligent mais vide de sérieux. C'est un état des plus déplorables; aussi les conséquences en sont-elles nombreuses et dégradantes.

La première est l'abaissement des caractères. Loin de rendre le son des grandes pensées et des profonds sentiments, l'esprit où la futilité a jeté ses mailles légères, ne conçoit qu'idées molles ou amusantes. Au lieu de s'élancer vers la vérité avec la passion de l'amant, l'esprit futile respire les bluettes de la route, se grise de parfums aériens et sommeille sur sa dignité en disgrâce. La gloire maintenant c'est paraître; l'honneur, ne pas perdre sa popularité. L'ingéniosité naturelle appelée vers de si hautes cimes en est réduite à ces riens.

Misérable situation qui serait un mal restreint si l'esprit futile ne s'avisait d'agir et de penser. Oublieux

des suites, sans force pour extraire du passé la floraison de l'avenir, il pose mille actes qui semblent auréoler son présent mais d'où jaillit une série de malaises futurs, comme cet ouvrier irréfléchi qui fixe par ornement une faible solive où il faudrait un contrefort vigoureux. Et nous avons de la sorte dans notre vie sociale une quantité de lois ou promulgations qui préparent des désastres sous des apparences de bonne direction. Futilité d'esprit de croire qu'une vérité partielle est toujours juste pour l'ensemble.

Répandus comme des bornes dans la société, les esprits futiles font échec aux grands mouvements qui dépassent leurs plaisirs, franchissent leurs horizons et soudent l'avenir aux principes éternels. Voyant peu et rapproché, ce qui ne les touche pas personnellement est pour eux quantité négligeable. Le physique d'une race l'emporte dans leurs conceptions mesquines sur la vigueur intellectuelle et la victoire d'un candidat de leur choix est préférable aux lois mauvaises qui en découleront. Inutile de chercher à les convaincre de la supériorité d'un principe sur un fait quelconque ou de la valeur d'une cause morale. Tout leur appétit d'intelligence se satisfait avec de l'éclat. L'ordre des idées est un lieu de grande réception où, à leurs heures sérieuses (!), ils viennent se vernir et briller au flambeau des autres.

Le patriotisme par suite ne peut prendre racine chez eux. Ils sont comme ces sables mouvants où l'herbe d'hier fait place à la nudité de demain. L'amour de la patrie qui est une synthèse ne peut réunir ses éléments dans ces esprits en perpétuelle analyse. L'amour de la patrie, qui exige des idées fortes, à ramifications lointaines, à sève abondante, qui prend les hommes complets, qui peint des idées avec la beauté morale des générations passées, ne sait où se reposer chez eux. Mais parce qu'il est venu frapper à leur coeur, ils applaudissent aux manifestations nationales, pourvu qu'il y ait foule et beaucoup de brillant. Ils prennent des places mais ne les occupent pas.

Une conséquence plus douloureuse, c'est la fuite de l'esprit chrétien. Comment voulez-vous qu'ils le possèdent quand pour eux la religion est demeurée formule et

rite et que, toute leur vie, ils n'ont eu d'autres ambitions que de suivre les grandes lignes tracées sans rien approfondir ? Un extérieur qui doit les sauvegarder, voilà les résultats de leur science religieuse. Une station à l'église, voilà l'aboutissement de leur charité sociale. Dites-leur que la religion les a faits d'autres hommes, que leur titre de chrétiens les a placés dans un autre ordre d'existence, que leur commerce, leur industrie, leur profession ou leur métier doivent s'alimenter de principes religieux, ils vous regarderont sans comprendre et vous courez grand risque de passer pour une tête chaude. La sérieux est mort; il n'y a place que pour des formes d'idées vagues.

Car c'est encore une particularité de ces esprits de vouloir des idées. Le fond, hélas ! étant disparu depuis longtemps, ils remuent des apparences et les rayons qui jaillissent de leurs couleurs brillantes leur font l'illusion d'une théorie intellectuelle. Ils blâmeront ce qui ne les éblouit pas, entraîneront les faibles de leur côté et formeront un groupe où tout se jugera selon l'intensité des sons de grelots, où les gens vaudront en raison directe de la hauteur des panaches. Pauvres esprits vides, artisans inconscients des pires déchéances, destructeurs du beau et du grand, manufacturiers tout au plus de pierres fausses !

Deux grands mouvements se dessinent dans la société par suite de la croissance de ces esprits desséchés. La montée des ambitieux, qui n'ont qu'à se parer et à apparaître "d'or sur fond d'azur" pour recueillir les bulletins et les applaudissements; la descente des intelligences, affaiblies par la diète du sérieux et qui somnolent maintenant dans un stagnisme décourageant. La société a donc fait un écart égal à la double distance qu'il devrait y avoir entre le rang intellectuel et le rang des affamés. Nous courons le risque ainsi de prendre beaucoup d'embonpoint mais de perdre la notion des choses. Bel état que celui où le cerveau disparaît sous un ventre montant !

Nous ne pouvons demeurer indifférents devant un tel spectacle. Ceux qui gardent encore le coeur intact même si la tête s'est égarée ne doivent pas se contenter

de jeter un coup d'oeil rapide mais y regarder de très près pour se convaincre qu'il y a là un réel danger. Se mettre pleinement sous la vision déprimante ne peut qu'aider à donner à la vie l'orientation nouvelle et désirable.

Le premier point à atteindre, il me semble, c'est, dans les choses ordinaires, de chercher à dépasser les faits posés, à en saisir les causes pour marcher ensuite, non sur l'injonction d'une vieille routine mais à la lumière d'une idée. Il y aura alors dans notre vie ce changement que les premiers rayons du soleil font éprouver au voyageur nocturne. Alors que tout autour de lui disparaissait dans les ombres enveloppantes, que des objets rebelles, seuls, se profilaient fantastiques, irréels, comme hagards, que la route même semblait se couper brusquement à quelques pas, son oeil grand ouvert, sous la lumière qui vient, aperçoit les perspectives des champs avec leur chevelure sylvestre, prend contact avec les arbres dispersés, salue la chaumière qui s'éveille et reconnaît dans le lointain la même poussière grise qu'il foule sous ses pas. Il se sent revivre et marche plus allègrement. C'est que son isolement est fini. Il est l'une des mailles de ce coin de terre, il est l'intelligence qui le domine, qui sait en extraire la beauté et la grandeur, qui lui donne une voix pour laisser échapper la note d'harmonie de l'ensemble. De même, nous revivrons, si nous savons animer nos actes de sève intellectuelle et les parer de lumière d'esprit, de même notre vie se tissera en beauté et en grandeur, de même, nous pourrons chanter l'hymne de la créature intelligente, qui reconnaît son Dieu à travers le symbole des choses.

Un second moyen, c'est de prendre, tous les jours, si possible, un bain de sérieux. Que ce soit une conversation, une lecture ou une composition de notre crû, peu importe. Le nécessaire, c'est de durcir nos facultés par cette gymnastique spirituelle, c'est de les mettre en appétit par cette nourriture dosée mais si alléchante à la longue, c'est de créer une habitude de sommets pour que les feux de la plaine ne suffisent plus, c'est de nous tenir en haleine, prêts à la course qu'il nous faudra fournir.

Inutile d'ajouter qu'il nous faut des relations rehaussantes, je dirais. On se groupe pour s'amuser, pour s'abêtir, pourquoi ne pas le faire pour se relever, pour s'intellectualiser. Oh ! si nous nous unissions toujours ainsi, laissant à l'arrière-garde les futiles et les terre-à-terre, non seulement nous grandirions, mais nous mettrions une limite à l'envahissement de cet esprit qui nous tue. Il faut de toute nécessité que nous ne nous contentions pas d'approuver ceux qui pensent de la sorte mais que nous mettions à notre crédit l'effort admiré chez le voisin. Il faut que de toutes ces unités, un idéal fort puisse surgir et placer notre race hors de l'ornière où elle s'embourbe. Un échelon plus haut pour éviter les contacts affaiblissants et pour voir plus au loin.

Armand BEAUREGARD, ptre.

LE JESUS LE PLUS ENDOLORI

Jésus entre dans sa dernière agonie: il échappe cette douloureuse lamentation: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... J'ai soif !" Chrétiens, songez-y, vous avez là les accents les plus lugubres. Je repasse ses discours à Dieu le Père, je les analyse un à un et je conclus: il l'appelle tantôt son Père, tantôt notre Père. Il le nomme son Père, parce que lui-même, en tant que Dieu, est son Fils par nature, il le nomme aussi notre Père, car il le considère comme étant le Père, par adoption, des chrétiens, auxquels lui-même est associé en qualité de premier frère. Mais ici, il lui lance cette appellation: "Mon Dieu !" Par là, nous croirions avec justesse qu'il ne voit plus, en lui, le Père, mais simplement le Dieu. Suivons-le respectueusement, il va nous informer de son sentiment. Il soupire: "Pourquoi m'avez-vous abandonné ?" O stupeur ! L'avons-nous compris exactement ? Son Père l'a délaissé ! Un fils ingrat, coupable, est-il délaissé par son père, il le mérite, et pourtant, combien il en est alarmé ! Un fils respectueux, dévoué, si lui aussi est rejeté par son père,

en est encore plus navré, n'étant pas passible d'un si dur traitement. Quel fils est devant nous ? Jésus, c'est-à-dire le Fils d'une sainteté infinie et d'un attachement sans bornes. Et alors, ce Fils ne doit pas être repoussé par son Père. N'oublions pas qu'il est notre Rédempteur, par suite, qu'il est chargé de tous nos péchés. "Jésus-Christ, enseigne S. Paul, s'est fait péché pour nous." Et, à l'heure qu'il est, Dieu le Père voit en Jésus, le péché. Le péché, le grand ennemi, le seul ennemi, l'ennemi de Dieu ! On fuit un ennemi: voilà pourquoi, Dieu le Père se retire de Jésus. Comment ? Essayons d'expliquer un des mystères les plus subtils de notre religion. Jésus est Dieu et Homme à la fois, partant, il possède la divinité et l'humanité, étroitement reliées dans sa personne divine. Et en ce moment, qu'arrive-t-il ? Dieu le Père sépare sa divinité de l'humanité de Jésus non pas totalement et pour toujours, mais en partie et momentanément, en d'autres termes, il soustrait comme une section de l'influence de sa nature divine, à la nature humaine de Jésus, et cela pendant quelques instants. Les grands saints éprouvaient une espèce de sensation très douce de Dieu, présent en eux; parfois, Dieu, afin de les purifier davantage, les en privait; pour lors, ils subissaient une torture inexprimable, leurs gémissements réitérés et profonds en témoignent. Et ainsi, qui nous peindra toute l'étendue de l'angoisse qui étreignit Jésus, par l'éloignement de la divinité ?

Jésus n'est pas meurtri uniquement dans son âme, il l'est aussi dans son corps: la parole suivante: "J'ai soif." le démontre. Dans quel état, son corps sacré figure-t-il ? Il est fixé à la croix, la tête tissée de longues épines, les épaules striées de larges blessures, ses mains et ses pieds déchirés de part en part au moyen d'énormes clous, sa chair baignée de son sang. Sûrement, le mot: "J'ai soif" est la notion de la douleur physique. Le crucifié, affirment les historiens, ressentait la douleur la plus aiguë dans tous ses membres et en particulier, à la tête et à la poitrine, était le jouet d'une fièvre qui le couchait sur un brasier ardent. On comprend aisément que cette fièvre l'exposait à une soif

atroce. Voilà ce que Jésus dut endurer. Même, il souffrit davantage encore, à cause de ses supplices préalables, dont l'aiguillon le tourmentait encore et à cause de la délicatesse et de l'affinement de son organisme; en effet, c'est une dictée de l'expérience, plus délicat, plus affiné est le corps, plus vivement il perçoit la souffrance. Chrétien, mon frère, n'es-tu pas épouvanté de la situation de ton Messie ? Quoi, l'Homme-Dieu abandonné par Dieu le Père, puis affreusement torturé par les hommes ! et néanmoins, il ne fait qu'expier tes péchés. Le péché, qu'est-il, si ce n'est l'écart de Dieu et la course aux choses créées ? d'où, il mérite deux peines, celle du dam et celle des sens. Le pécheur s'est écarté de Dieu, Dieu le châtie en s'écartant de lui; le pécheur s'est tourné aux choses créées, Dieu le punit en le précipitant dans le feu. Jésus est livré à ces deux tourments. Dieu condamne le pécheur à l'enfer et Jésus est traîné jusqu'à l'enfer, sans doute, l'éternité en moins !

Chrétiens, regardez Jésus, le *Jésus le plus endolori,* à ce stade suprême de sa Passion, et vous lirez en lettres de feu vos blasphèmes, vos parjures, votre respect humain, vos incrédulités, vos indifférences religieuses, vos profanations du dimanche, vos mépris du prêtre, des parents, des supérieurs, vos luxures, vos injustices, vos médisances, vos calomnies, vos haines du prochain, vos intempérances, en un mot, vos péchés. On juge d'une cause par son effet: si le péché produit un effet si terrible, que faut-il donc en penser ? Toute de suite une réflexion sérieuse sur Jésus crucifié, puis abandonné, et vous concevrez une horreur irréductible du péché, vous romprez entièrement avec lui.

Fr. J.-D. DEZIEL, O. P.

DANS L'ORDRE

A L'ETRANGER

Nous enregistrons un double témoignage sur une double influence du P. Lacordaire. Le premier est de M. Millerand, président de la République française, prononçant à l'Académie des Sciences Morales et Politiques l'éloge de son prédécesseur, M. Maurice Sabatier; le second est de M. André Chevrillon, dans son discours de réception à l'Académie française, où il retrace la carrière de M. Etienne Lamy.

Maurice Sabatier, "le jeune disciple que devait animer toute la vie le démon oratoire, ne pouvait manquer d'être subjugué par le génie de Lacordaire".

"A peine, écrit-il, avions-nous passé le seuil (de Sorèze) que nous étions saisis par une éloquence qui gouvernait tout. Une parole tour à tour grandiose et familière, émouvante et souriante, nous prenait dès l'entrée, nous enveloppait comme d'un vêtement ou d'un réseau, ponctuait en quelque sorte toutes les heures de notre existence... Nous la rencontrions partout... Et partout et toujours c'était le même effet... Elle nous soulevait au-dessus de nous-mêmes."

C'est le P. Lacordaire, dit M. Millerand, qui orienta nettement le jeune étudiant dans la vocation où il devait se distinguer:

"L'ambition paternelle le destinait à l'Ecole polytechnique... Par bonheur pour lui, le P. Lacordaire protesta que les aptitudes de l'adolescent étaient beaucoup moins scientifiques que littéraires et obtint qu'il fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de la Faculté de droit."

Qu'on lise maintenant ce passage du beau discours de M. Chevrillon:

"Il naquit (E. Lamy) le 29 juin 1845, sur la terre qui avait nourri toute sa lignée, dans la maison natale de sa mère, qui, de Paris, vint l'y mettre au monde. Au-dessus du toit, en face du pignon paternel qui porte la date "1704", on inscrivit la date "1845". On augurait tant de lui, et pendant sept ans il avait été si désiré ! Il

resta l'enfant unique sur qui deux âmes ferventes concentrent leurs puissances d'amour et de dévouement. Il était beau, de singulière vivacité, d'intelligence précoce. On raconte qu'à trois ans il montait sur une chaise pour haranguer les visiteurs. En 1848 on devait parler beaucoup de Lacordaire et de Lamartine dans la maison de la vieille rue Mauconseil. L'enfant rêvait-il de la chaire ou de la tribune ? Sa double vocation s'annonçait: un sermonnaire accompagna toujours, en M. Lamy, l'orateur politique et lui survécut. N'a-t-il pas exhorté à la vertu même l'Académie ?"

"Dans la pureté de cette atmosphère morale (ainsi s'exprimait-il, à l'autre bout de sa vie, en écrivant son testament), deux prêtres, amis de la famille, pourvurent à son éducation. A sept ans, on le mit au latin, dont l'influence marqua pour toujours son style. A onze ans, le Petit-Stanislas, mais à l'âge de la première Communion, trop de pétulance en cet enfant de belle race fit craindre pour le sérieux de sa préparation. On l'envoya à l'école de Sorèze, dans le Tarn, maison historique, d'origine bénédictine, qu'illustrait à ce moment la présence, à sa tête, du P. Lacordaire. "Je n'ai entendu que deux orateurs suprêmes, dira-t-il un jour: Lacordaire et Gambetta." A cet âge si tendre, il a donc déjà subi les prestiges du grand prédicateur. Sans doute, après l'année de Sorèze, l'action du maître continua de s'exercer. Mais sur un enfant sensible, la présence immédiate et quotidienne de cette âme brûlante dut laisser une impression profonde. Le dernier discours public du moine démocrate, son *Esto Vir*, jeté de la chaire de Saint-Roch à la France qui venait d'approuver l'Empire, lui avait imposé la retraite. Après tant de désillusions, il se retournait vers la jeunesse, d'un élan venu de ses puissances refoulées. Il lui soufflait, avec ses invincibles énergies de foi chrétienne, son amour de la patrie et de la liberté, l'excitant à cette vertu du caractère qu'il définissait "la volonté d'être fidèle à soi-même et à ses convictions". Quand on pense à ce qu'était alors la personne de l'éducateur, à cette figure au regard de feu, consumée par tant d'ardeurs, de luttes et de macérations, on conçoit que, très jeune, Etienne Lamy ait pu rece-

voir du grand Dominicain l'impulsion qui maintint si haut et si droit le cours d'une vie d'apparence si tranquille."

—Les séances des 16 et 22 mai, à la Semaine des écrivains catholiques, furent présidées respectivement par les RR. PP. Sertillanges et Barge, O. P.

—Les religieux dominicains de la Province de Toulouse ont lancé récemment une *croisade de vocations* par le Rosaire.

—Le R. P. Alexis-Raymond Grolleau, qui remplissait temporairement la charge de pro-curé à Spencer (Massachusetts), a demandé et obtenu son rappel dans la Province de France à laquelle il n'avait point cessé d'appartenir.

DANS LA PROVINCE

—A l'issue d'une rafle organisée cet hiver au profit des oeuvres paroissiales de St-Jean-Baptiste d'Ottawa, et dont le résultat atteignit au chiffre merveilleux de 86,000 dollars, les Novices du Couvent d'Etudes résolurent, avec l'assentiment des autorités, de lancer à leur tour une campagne de souscriptions... spirituelles pour le recrutement des vocations dominicaines. Ils adressèrent aux 20,000 abonnés du *Rosaire pour tous* (avril 1921) avec des *blancs de souscription*, un pressant exposé de leur requête. Il s'agissait d'offrir aux fins indiquées un certain nombre d'actes religieux, journées de mérites, communions, rosaires, etc. Le résultat nous est en partie communiqué par le même organe, No de juin:

"Il nous fait plaisir, écrivent encore les Novices, d'annoncer que notre rafle mystique a obtenu le succès désiré. Les réponses sont venues de toutes parts, riches par leur nombre et leur contenu, éloquentes dans leur précision mathématique.

"Et combien louable le sentiment qui présida à chaque envoi ! Les *bouquets spirituels* en faveur d'un défunt peuvent être provoqués par la voix du sang ou celle de l'amitié, par une émotion de surprise ou par des conventions mondaines. Ici, la sympathie entra en cause, nous le voulons croire; mais la réflexion chré-

tienne, le pur esprit de sacrifice, le zèle pour la maison et la cité de Dieu parlèrent plus haut que tout le reste. Aussi, est-ce avec grande édification que nous avons parcouru l'étonnant dossier, où circule, à travers des alignements de chiffres, comme un courant de vie surnaturelle et de sève apostolique.

"Les intéressés apprendront sans surprise, mais avec une confiante gratitude, que leurs prières sont déjà en partie exaucées. Les postulants s'annoncent *plus nombreux que les années précédentes.*"

—Nos félicitations à la *Semaine paroissiale* de Fall-River, récemment transformée en un grand journal hebdomadaire où la contribution personnelle du rédacteur, le R. P. Ollivier, O. P., et celle de ses aides, ne le cèdent guère à l'intérêt des nouvelles et au choix des reproductions.

—Le R. P. Dominique Mauger a subi avec succès les épreuves du doctorat en théologie et philosophie, au Couvent d'Etudes d'Ottawa.

—Au Congrès national du Tiers-Ordre franciscain, tenu en juin à Montréal, le T. R. Rouleau, Provincial des Dominicains, a lu un rapport sur *Les Tiers-Ordres et le nouveau Code du Droit canonique*, et le T. R. P. Trudeau, supérieur de N.-D. de Grâce, a prononcé à Notre-Dame un sermon sur *Le Tiers-Ordre, remède aux maux de la société.*

—Les préparatifs du pèlerinage marial à Saint-Hyacinthe, le 10 juillet, à l'occasion du septième centenaire de la mort de S. Dominique et de l'institution du Rosaire, sont déjà fort avancés, et nous sommes en mesure d'indiquer les principaux points du programme:

A *neuf heures*, messe basse célébrée par Sa Grandeur Mgr Guillaume Forbes, évêque de Joliette.—Allocution par Sa Grandeur Mgr Joseph-Hermann Brunault, évêque de Nicolet.—Chant par la Chorale Sainte-Cécile avec Blanche Gonthier au programme et Télesphore Urbain comme accompagnateur.

A *onze heures*, messe en plein air célébrée par les RR. PP. Franciscains de Montréal.—Sermon par Sa Grandeur Mgr Joseph-Médard Emard, évêque de Valley-

field.—Chant par les chorales réunies de la ville, avec accompagnement de fanfare.

A *quatre heures*, procession du Rosaire suivie d'un Salut du S. Sacrement en plein air.

A *huit heures*, concert sur le terrain de l'église par la Fanfare Philarmonique.

Les indications ci-dessus se réfèrent à *l'heure avancée* en usage à Saint-Hyacinthe.

—Les Novices de St-Hyacinthe et d'Ottawa ont du Rme P. Général la belle lettre qui suit:

Rome, 26 mai 1921.

Aux Novices simples et profès de la
Province canadienne St-Dominique.

Mes chers Fils,

Votre "Croisade de prières" pour demander à Dieu de donner à son Eglise des ouvriers évangéliques et à notre Ordre, à la Province canadienne de S. Dominique en particulier, des Apôtres nombreux, saints et zélés, selon le coeur de notre bienheureux Père, mérite d'être bénie et encouragée.

Jeunes apôtres vous-mêmes par le désir et les premiers élans de votre âme, et enrôlés déjà dans l'armée des travailleurs du ciel, vous voyez s'ouvrir devant vous un champ immense: c'est votre jeune province dominicaine, qui demande à croître et à s'épanouir en oeuvres fécondes en puisant toujours dans l'amour et la pratique de nos saintes traditions la vraie sève de la vie apostolique; c'est votre cher pays, si vaste par l'étendue, qui sollicite votre zèle, ce sont nos provinces religieuses décimées par la guerre, nos missions nombreuses à secourir, tant d'autres à fonder et qui vous appellent.

Cette vue soulève vos âmes, et faisant écho à la voix du divin Maître, vous demandez des collaborateurs à la grande oeuvre du salut. C'est votre premier apostolat, celui-là même que Jésus recommandait à ses apôtres pendant qu'il les préparait à la conquête évangélique du monde. "Le prêtre, qui donne un autre prêtre à l'Eglise est dix fois plus prêtre" disait un saint évêque. Daigne la grâce de Dieu féconder ainsi votre apostolat et faire fructifier au centuple le don précieux de la vie dominicaine que vous avez reçue !

Je vous écris, mes chers Fils, avec l'âme de notre bienheureux Père, pour vous féliciter, avec son coeur, pour vous dire mon affection paternelle, et en son nom je bénis votre Croisade de prières. Le père est au milieu de ses fils pour prier avec eux.

Demandons au Divin Maître de saints religieux qui s'immolent chaque jour par le sacrifice de nos observances régulières, des apôtres, qui, ne parlant que de Dieu ou avec Dieu, remplissent avec fruit leur ministère de lumière et d'amour. Du haut du ciel, notre bienheureux Père continue de recommander à Marie la prière de ses enfants, et la Vierge bénit encore ses frères et ses fils. Aussi à l'occasion du septième centenaire de la mort glorieuse du Patriarche des Prêcheurs, nous pouvons lui rappeler avec la même confiance la promesse de sa paternelle et puissante protection. *Imple, Pater, quod dixisti, nos tuis juvans precibus.*

Recevez, mes chers fils, avec mes félicitations et mes voeux, l'assurance de ma vive et religieuse affection en Notre Seigneur et saint Dominique.

Fr. Louis Theissling, O. P.,
Maître Général.

—Le R. P. Mignault a reçu du Maître Général la réponse suivante à un hommage d'auteur:

Rome, le 30 mai 1921.

Mon révérend et cher Père,

Je vous remercie de votre bonne étude sur le Résistance aux Lois Injustes. C'est là une vieille thèse de la morale chrétienne, thèse "brûlante" cependant, comme vous le dites, si l'on en juge par les mots d' "indépendance", "d'asservissement", de "répression" qui remplissent la politique humaine de nos jours. Vous avez su l'exposer avec toute la clarté désirable, et dans toute son intégrité, tout en demeurant, comme il convenait, dans la sereine région des principes.

Merci donc, mon Père, encore une fois. Que Notre Seigneur bénisse vos travaux comme je vous bénis moi-même fraternellement.

Fr. Louis Theissling, O. P.,
Maître Général.
Fra DOMENICO.

RECENSIONS

A.-M. MARION, O. P. — "Le Problème scolaire étudié dans ses principes." Brochure de 325 pages. Ottawa, 1920. En vente dans nos principales librairies, et chez l'auteur, 95, Ave Empress, Ottawa, Ont.

Le titre de ce petit livre énonce très bien son contenu essentiel. A propos de graves discussions soulevées autour de l'Ecole, dans tout le, Canada, mais particulièrement dans la province d'Ontario, le R. P. Marion rappelle les principes qui dominent la matière. Les applications aux questions brûlantes de l'heure sont laissées aux lecteurs, le problème étant considéré en lui-même. Après deux chapitres préliminaires, les droits de l'Eglise, des parents, et de l'Etat en matière d'éducation sont successivement étudiés et définis. L'auteur mène sa discussion avec beaucoup de clarté, sans développements épisodiques; il s'appuie sur les plus solides autorités, mais avant tout sur celle de S. Thomas et des encycliques de Léon XIII, qui sont citées presque à chaque page. Parmi les modernes, Taparelli, les RR. PP. Ch. Gonthier, Ch. Antoine et A.-D. Sertillanges sont particulièrement utilisés, à très juste titre. Le fameux ouvrage du docteur Bouquillon (*Education: to whom does it belong*), fournit naturellement les thèses étatistes modérées que le P. Marion s'exerce surtout à réfuter. Il le fait avec solidité et modération, dans le dessein que la vérité soit connue et non pour se tailler, à ce propos, un succès personnel. On aimerait, ça et là, quelques développements atténuant la sécheresse un peu scolastique de la discussion; certains noms propres sont estropiés en note et beaucoup de références données sommairement. Ce sont là de très légers défauts dans un ouvrage vraiment lucide et convaincant, auquel nous souhaitons beaucoup de lecteurs dans les deux Frances.

Léonce de Grandmaison, S. J.

Les "Etudes", 20 mai 1921.

HENRI BOURASSA. "Une mauvaise loi", *L'Assistance publique*, Imprimerie du "Devoir", Montréal, 1921. Prix: 25 sous.

M. Bourassa, directeur du "Devoir", vient de réunir en brochure à grand format de 40 pages, les six articles qu'il publiait dans son journal, en mars et avril dernier, sur la Loi de l'Assistance publique de Québec, récemment votée et sanctionnée par les autorités provinciales. La brochure contient de plus , en appendices: le texte de la Loi de l'Assistance publique; le texte de la loi, votée en 1920, créant le Service du Directeur Médical de la Province; le compte-rendu du discours dont le Secrétaire provincial, M. Athanase David, a fait précéder la deuxième lecture du projet de loi; le texte des explications données par le premier ministre, M. Alexandre Taschereau.

Disons tout de suite que si M. Bourassa reconnaît formellement dans son ouvrage les bonnes intentions des auteurs de la loi, MM. Taschereau et David, la loi elle-même y est qualifiée de "mauvaise, basée sur un principe faux, susceptible d'applications fort

dangereuses, menaçante pour la liberté religieuse et l'ordre social".

La triste vérité qui ressort en effet de ces quarante pages, c'est que la nouvelle loi de l'Assistance publique se présente avec une tare de naissance, l'*étatisme;* soit qu'on la considère dans son principe même, dans de nombreuses dispositions de détail, ou encore dans les abus d'interprétation qu'elle semble devoir favoriser, sitôt que la valeur morale et les bonnes intentions des ministres ou de leurs fonctionnaires seront amoindries.

C'est exactement pour l'avenir que M. Bourassa craint davantage; et son sens divinatoire, qui l'a si bien servi en d'autres circonstances, pourrait bien ne pas le desservir en la présente occasion. Peu importe d'ailleurs que le prophète soit seul à crier *Vae !* Peu importe que les premiers intéressés, les instituts charitables, aient sollicité cette mesure et s'en déclarent satisfaits. Sont-ils bien nombreux, dans les communautés de vie active, les supérieurs ou économes de l'un ou de l'autre sexe, en état de disséquer un texte de loi, d'en apprécier les tendances, de découvrir les portes qu'il laisse ouvertes dans tel cas, les issues qu'il tient fermées dans tel autre? Non, si l'entreprise demande, outre l'intelligence et la culture qu'ils ont, une expérience politique et un sens légal qu'ils n'ont pas. De ce chef ils demeurent à jamais les obligés de celui qui, confondant leurs propres intérêts avec ceux de l'Eglise, en assuma la défense avec toute sa verve de polémiste et son savoir de technicien.

Ici, comme dans toute l'oeuvre écrite de M. Bourassa, l'on retrouve cette loyauté de recherche, cette extension de vues, cette force de synthèse qui donnent à chacun de ses articles l'allure et parfois les dimensions d'un traité; aussi cette chaleur du raisonnement, qui, sans le secours de l'action, séparée même de l'éclat verbal et de la tournure excitante des phrases, suffirait à le classer parmi les orateurs privilégiés, prisés des masses comme de l'élite.

Une remarque s'impose cependant que nous ferons en toute liberté.

M. Bourassa orateur se complaît dans certaines digressions de nature à soulager le discours des plus virulentes apostrophes. Tout le monde ne peut admettre que ce soient toujours des soupapes de sûreté pour le tribun national, encore moins pour ses adversaires du moment. De la même façon, M. Bourassa écrivain rejette dans les notes certains pavés qui, juxtaposés à tant d'autres, alourdiraient son texte où l'élégance d'ordinaire le dispute à la solidité. C'est donc dans une note de la page 11 que l'on trouve, adressée à MM. Taschereau et David, la suivante brique: *Serait-il injuste de tenir le premier ministre responsable de cette énorme sottise, échappée au secrétaire: "la charité est devenue une science"?*

Non, la charité n'est pas une science, mais *il y a une science de la charité*; ce n'est pas elle qui dispose le coeur, purifie l'intention, détermine le mérite; mais c'est elle qui préside, *par l'organisation et la méthode*, à l'exécution de l'oeuvre charitable, pour en accroître la portée et l'efficace; s'il s'agit d'aumône en particulier, c'est elle qui comble les lacunes, prévient les doubles emplois, les fausses adresses, la sauvant ainsi du reproche qu'on lui fait d'être *une forme désespérée de la charité*. Et c'est un spécialiste en la matière, M. Léon Lefébure, qui a doté Paris, puis la France et nombre de pays étrangers, d'un *Office central des institutions charitables*, auquel notre nouveau service d'assistance publique ne ressemble malheureusement pas sous tous rapports. On peut croire cependant, ou plutôt l'on doit croire, qu'en dépit de

sa formule équivoque, M. David a voulu tout simplement, dans la phrase incriminée, souligner ce moderne caractère de la bienfaisance publique. — M.-A. L.

JOYBERTE SOULANGES. — "Dollard". — *L'épopée de* 1660 *racontée à la jeunesse*, par Joyberte Soulanges. Préface de Laure Conan. Illustrations hors texte par Armand LaFlamme. Bibliothèque de l'*Action française*, Montréal, 1921. Prix: 50 sous.

Joyberte Soulanges, je ne saurais dire quelle personnalité, encore moins quel âge se dérobe sous ce frais et harmonieux pseudonyme. Mais on constate avec bonheur, lecture faite des cent pages, qu'il abrite un talent jeune, plein de promesses, comme on dit, et déjà assez sûr de lui-mme, puisqu'il *ose* s'adresser aux enfants. Un pas de plus dans la réflexion, et l'on découvre que l'audacieuse entreprise se tempère, malgré tout, de circonspection et de prudence.

Quoi de mieux avisé, en effet, et de meilleur augure pour une débutante des lettres, que de prendre pied d'abord dans le réel, surtout dans le réel historique, au lieu d'occuper d'emblée le domaine de la fiction, de la chronique sentimentale ou de la psychologie, comme ont fait d'autres jeunes talents féminins, d'un avril moins avancé, peut-être, et qui pousseront grêle et mince, n'ayant ni terroir vraiment riche où plonger leurs racines, ni atmosphère vitale ou épanouir leurs branches. Songez que l'auteur dut s'escrimer à bien des recherches utiles, sans compter les inutiles, ordonner et classer bien des notions plus ou moins concordantes, en un mot, apprendre deux fois son Dollard, avant de pouvoir le dire aux têtes bouclées qui bel et bien le méditent à leur tour, pensives sous les pieds du Héros, au frontispice du volume. *Vive labeur* qui s'acharne de la sorte sur une matière aussi solide que féconde ! Nous y puisons l'espoir que la veine productrice va bientôt sourdre à nouveau, avec le regret de ne pas lire, au verso de la feuille de garde: EN PREPARATION: *Figurines du passé*, ou quelque chose d'analogue.

Hardie et prodente en même temps, l'oeuvre que nous annonçons sans entrer dans les détails de critique, nous paraît bien menée jusqu'à la fin. Excepté peut-être une minute, l'écrivain se rappelle sans cesse qu'il parle à des enfants. Son récit se maintient véridique sans appareil documentaire; rapide et chaleureux sans essouflement; simple sans vulgarité; aisé et libre sans flottement de pensée ni concession choquante à l'à peu près. La minute d'exception, c'est quand il néglige de transcrire en caractères d'imprimerie d'antiques autographes qui nécessairement voilent leur sens à l'oeil mal exercé des petits.

D'un crayon alerte et parfois très heureux (voir p. 100), M. Armand Laflamme a secondé intelligemment l'application des éditeurs à présenter cette brochure dans une toilette digne d'elle et conforme au but visé.

Autant de motifs qui font souhaiter de voir *Dollard* entre les mains de nos écoliers porteurs de récompenses, au gai retour de "l'examen". Je sais en plus de grands enfants qui y prendront "un plaisir extrême". Il peut figurer avec attrait sur la table de l'étudiant en vacances comme aussi dans la "Bibliothèque de ma fille". Qu'on l'installe en meilleure vedette que la série des romans roses, tout près, tout près des livres de piété.—*M.-A. L.*

Abbé EMILE DUBOIS. "Chez nos Frères les Acadiens".

Le livre de Monsieur l'abbé Dubois est fort intéressant. Il l'est, d'abord, par ce qui forme sa principale originalité. C'est un récit de voyage qui devient une histoire abrégée mais presque complète du pays visité. L'auteur a parcouru la Seigneurie du Beau Bassin, la région autour de la Baie Française, la Seigneurie des Mines, en relisant les ouvrages les mieux documentés des historiens de l'Acadie. Il fait part à ses lecteurs de l'impression toute vive qu'il a éprouvée, à la lecture de ces pages, sur le théâtre même où se sont déroulés les événements qu'elles racontent. C'est, lui a-t-on dit, la bonne manière de voyager et d'apprendre et de retenir l'histoire. C'est même, osons-nous penser, la meilleure. Mais on avouera que ce n'est pas la plus répandue.

Le livre de Monsieur l'abbé Dubois est très intéressant, parce qu'il est, en effet, une reprise du drame passionnant que constituent non seulement la dispersion des Acadiens, mais leur premier établissement, leurs succès dans le défrichement du sol, leurs victoires et leurs défaites, leur retour et leur miraculeuse survivance après l'expulsion. Peut-on ne pas suivre avec attention et avec émotion, cette poignée de colons, qui entrent en lutte avec une infinité de difficultés qui devraient toutes les amener rapidement à la ruine et à l'anéantissement et dont leur vaillance héroïque et leur ténacité indomptable finissent par triompher?

La langue alerte, précise de l'abbé Dubois a su rendre claires et pressantes les leçons multiples de courage et d'endurance qui se dégagent de l'épopée acadienne. C'est ce qui lui assure, chez tous les Français d'Amérique, de nombreux lecteurs reconnaissants.

fr. H. M.

R. P. JOSEPH NOVAL, O. P. "Commentarium Codicis Juris Canonici". Liber IV. *De processibus.*

Les Professeurs de la Faculté de Droit Canon, au Collège Angélique à Rome, poursuivent avec ardeur leurs magnifiques travaux sur le texte du Code de Pie X et de Benoît XV. Bientôt les 2414 canons auront reçu leur commentaire littéral, écrit par leurs doctes plumes.

En effet, après les ouvrages publiés par le P. Blat, *De Personis* et *De Sacramentis*; après ceux du P. Fanfani: *De Indulgentiis* et *De Jure Religiosorum*, voici un volume non moins remarquable du P. Noval sur la première partie du IVe Livre: *De Judiciis*.

L'auteur n'aborde son travail qu'en tremblant, tant il se rend compte de la difficulté de l'entreprise ! Dans cette partie du Code, où abondent les éléments nouveaux, il n'a pas la lumière des anciens docteurs, ni la tradition de la jurisprudence pour éclairer sa route et guider ses éclaircissements... Avons-nous vraiment à le regretter?... Le P. Noval a traité son sujet avec une telle maîtrise, qu'elle provoque l'admiration des lecteurs les plus compétents, et qu'elle lui a valu les félicitations les plus hautes et les plus méritées, entr'autres celles de l'*Osservatore Romano*.

C'est un commentaire, à la fois scientifique et pratique, qui nous est offert; pratique, en ce sens, qu'on voit, aussitôt et distinctement, les prescriptions contenues dans un canon, par suite de l'explication de ses termes; scientifique, par l'exposition du lien logique qui rattache entre eux les différents canons, des principes qui commandent la loi, des notes historiques sur ses origines, son développement, ses modifications, enfin des raisons de la loi;

toutes notions qui facilitent l'intelligence de la législation et permettent de remonter jusqu'à ses causes.

A ce double but correspond dans le commentaire une double division. Sous le titre: *Expositio Rubricae* se groupent les explications scientifiques; sous celui: *Expositio textûs* se trouve la partie pratique. Cette disposition offre l'avantage de permettre de trouver promptement la notion scientifique ou juridique dont on a besoin, en se rapportant, soit à l exposition de la rubrique, soit à l'explication du texte.

Mgr Biasiotti, Prélat référendaire de la Secrétairerie Apostolique, écrit que "l'auteur a traité magistralement la matière si difficile et si compliquée du jugement criminel". Et il conclut que le "commentaire du P. Noval est un ouvrage si original et si important qu'il est supérieur à tout éloge".

Que pourrions-nous ajouter à ce témoignage, si ce n'est l'expression du désir que bientôt paraîtront, dans les mêmes conditions de science et d'autorité, la deuxième et la troisième partie du IVe livre du Code, qui traitent des causes de la Béatification et de la Canonisation, ainsi que de la procédure à suivre en certaines affaires, comme dans la rémotion des curés amovibles ou inamovibles, etc.. etc.

Le volume est publié à Turin, chez l'éditeur Pierre Marietti, et mis en vente à Montréal, Librairie Notre-Dame.

fr. Raymond-Mie Rouleau, O.P.

MARGUERITE TASCHEREAU. — "Etudes". Brochure de 100 pages. Prix d'action intellectuelle. *L'Aetion française*, Montréal, 191. Prix: 50 sous.

Il fait bon de lire les Etudes de Mlle Marguerite Taschereau, ne serait-ce que pour constater qu'il y a encore des jeunes filles sérieuses chez nous ! Ce charmant volume a bien d'autres qualités et de grandes...

La pensée qui circule continuellement au cours de cette centaine de pages est très élevée, voire philosophique, en ce sens que l'auteur dessine des aperçus psychologiques et moraux liés intimement à une philosophie de la vie... Ce livre est une réaction contre la littérature féminine qui semblait s'être spécialisée dans les détails insignifiants des choses ordinaires: les souvenirs personnels, les contes du terroir, les travers de nos temps et de nos moeurs. Certes, il n'est pas facile d'aborder les sujets qui relèvent des grands principes de la spéculation et de la morale; une préparation intense et longue est nécessaire. Mlle Taschereau s'est tournée vers ces principes, mais d'une façon spéciale; ce par quoi elle est originale et personnelle.

Elle a regardé de front la splendide beauté des grands principes de vie; elle a croqué quelques manifestations et aspects généraux de la vie morale; elle a concrétisé cet idéal dans des notes, et son volume exprime bien cet attrait des grandes idées et des sentiments généreux. Va-t-elle nous exposer une thèse profonde ? Tenter de déduire les conclusions pratiques des règles de morale ? Oh non ! elle n'est pas moraliste au sens strict; une thèse sous sa plume serait aride et peut-être décevante...

Son procédé, avons-nous dit, est original et personnel. Elle s'étudie à la lumière d'un idéal élevé, d'une intelligence droite, et d'un grand sens de la nature. Elle glane parmi les mille complications des événements et des passions humaines, elle en choisit

quelques-unes, les habille d'une phrase simple, claire, vivante, et nous les offre à méditer. Philosophe ou moraliste, on verrait d'*abord* les principes élevés et son âme féminine s'efforçant d'en extraire des bribes de vérité; observatrice attentive, elle souligne les variations des choses et les beautés que l'on trouve partout, se les applique à elle-même, les juge et les donne comme des fruits d'une réflexion prolongée: mais il se trouve que ces fruits sont de la haute philosophie morale. Que de richesses cachées dans les pages sur l'attention, la sérénité, l'architecture ! Je les comparerais assez volontiers à des diamants qu'un ouvrier artiste a taillés à l'aide d'un égrisé un peu vieilli. Il faudrait que les Etudes de Mlle Taschereau soient imprégnées de notions philosophiques plus précises. Peut-être la personnalité se voilerait-elle un peu, mais la force de la pensée émergerait davantage. L'expérience mûrira cette artiste; l'étude des notions philosophiques clarifiera les idées, substantiellement vraies et justes, en les dotant de termes exacts. Vais-je justifier cette réserve de détail ? Pourquoi non ?

"L'attention, dit-elle, permet la prise de contact de l'esprit avec l'objet."

"Elle prend le nom d'observation ou de réflexion, selon qu'elle se porte sur des objets qui affectent les sens extérieurs ou le sens intime."

Ces définitions sont-elles parfaitement justes ?

L'attention diffère de l'observation comme le regard diffère de la vision; celle-ci peut embrasser une foule d'objets, celui-là s'arrête à un seul objet et le considère, le pénètre. L'attention c'est l'esprit qui éloigne tout objet afin de se fixer davantage sur un angle d'un objet ou sur un seul objet; l'observation c'est l'arrêt de l'esprit sur un fait qui se présente spontanément devant lui, mais cet arrêt de l'esprit est indépendant de toute industrie. L'attention scrute un objet; l'observation le voit ou le connaît.

Dans l'attention, il est facile de saisir en bloc la pensée de l'auteur, mais il est assez difficile de faire la part des aperçus qui relèvent de l'attention, de l'observation ou même de la réflexion. Fabre est certainement un observateur, par son oeil exercé qui découvre dans les insectes des détails que pas un de nous ne remarque ordinairement; il est plus que cela: il est un observateur attentif, parce qu'il fixe longuement son esprit sur un de ces détails et cherche à l'expliquer, à le décrire. L'observation apporte la matière à l'attention; plus celle-là est développée, plus celle-ci peut s'élargir et s'exercer. Les enfants sont d'ordinaire peu attentifs, mais beaucoup observateurs.

Ce chapitre de l'Attention gagnerait en force et en clarté par l'adjuvant de ces précisions philosophiques. Ce n'est pas là que le défaut d'une qualité autrement appréciable: la pensée ardente, concentrée, nourrie et féconde.

Pour saisir en un symbole cette pensée de Mlle Taschereau regardez le penseur de Rodin, sur la couverture du volume. Les Etudes sont admirablement indiquées dans ce colosse immobile et songeur. On peut voir sur le front et dans l'oeil, l'effort de la pensée; la concentration des facultés sur un point que l'on ne connat pas, mais qu'on pressent. Les Etudes ont demandé cet effort aigu qui démêle les mille aspects d'un fait, d'un paysage, d'une passion, en extrait le sens intime et les présente vivants, animés, évocateurs et clairs. Ce n'est pas un mince mérite pour l'auteur

— une jeune fille, s'il faut trouver l'âge par la chaleur du style, l'idéal élevé qui jaillit à toute page et la délicatesse des sentiments et des mots — de voir ainsi la raison des choses et leur incomparable influence sur la vie.

Elle n'est pas moraliste à la manière d'Ernest Hello ou de Chs Sainte-Foi, mais elle fait de la morale en concrétisant ses aspirations personnelles et ses goûts, et il se trouve que son livre est éminemment chrétien, je dirais apostolique, non pas de cet apostolat ardent et puissant qui s'affirme, mais de cet apotolat léger, agréable, qui s'infiltre, se glisse imperceptiblement dans une âme et la force de regarder en haut, en réfléchissant.

Il faut féliciter grandement l'auteur de son travail; il est juste de la remercier de consacrer ses heures de loisirs à des lectures sérieuses, à des réflexions plus sérieuses encore. Que son livre, hélas ! pourquoi est-il si court ! reste donc comme une borne, qui marquera l'évolution de la littérature féminine vers un idéal plus élevé, plus sain et plus nutritif de l'âme que les sensibleries courantes chez les jeunes femmes...

Une philosophie de la vie est nécessaire: que Mlle Taschereau la donne aux femmes de nos temps, et sa vie — dût-elle la consacrer à ce moment — sera d'une fécondité incomparable.—A. B.

L. H. PETITOT, O. P. — "Sainte Jeanne d'Arc", Paris, Gabriel Beauchesne, Rue de Rennes, 117, Prix: 12 fr.; franco: 13 fr. 20.

Ecrire l'histoire de sainte Jeanne d'Arc en un volume; résumer en un tableau sans sécheresse, mais où l'essentiel captive la pensée, le quart de siècle le plus troublé de l'infâme querelle des Armagnacs et des Bourguignons (Ch. I); situer et établir: la vocation miraculeuse de la Pucelle de France (Ch. II et III), le signe et sa réalisation (Ch. V et VII), en ne tenant compte que des documents historiques, la trahison, la condamnation et la mort (Ch. IX, X, XI) dans "*un récit continu, exact et vrai de la vie de Jeanne d'Arc*", tout en réfutant, rectifiant, corrigeant au fur et à mesure de la narration — en note toujours — les "ouvrages importants" étudiés, tel me semble le but visé et atteint par l'in-douze de 500 pages de beau texte, édité par la grande et sérieuse maison d'édition de M. Gabriel Beauchesne. Autant dire, en raccourci, que c'est un véritable tour de force.

"Nous avons dédié en pensée ce travail à tous les esprits cultivés qui aiment la lecture sérieuse, l'histoire objective", écrit l'auteur dans l'Avant-Propos, pour justifier l'emploi des notes fréquentes... "notes instructives qui sont la monnaie d'or de l'histoire" et non de simples références. C'est une histoire admirablement faite, une lecture où l'on s'absorbe, et les qualités de ce style clair, précis, où les vieux mots charment et les comparaisons neuves ravissent, ne sont pas pour rebuter.—C. D.

HYACINTHE COUTURE, O. P. — "Les bontés de Marie" — *Récits d'un missionnaire dominicain et d'un apôtre de la Sainte Vierge.* In-12 de 300 pages, sur papier "antique", et orné de 30 gravures-titres par Alphonse Bourgeois. Imprimerie du "Messager", Montréal, 1921. En vente dans nos maisons dominicaines et dans les principales librairies, au prix de 75 sous l'unité, et de 60 sous par quantités de cinq ou plus. Port non compris.

Le R. P. Hyacinthe Couture, le "Missionnaire dominicain" qui, depuis bientôt trois ans, sert régulièrement aux abonnés du "Ro-

saire pour tous" une tranche savoureuse de doctrine, ou plutôt de thérapeutique mariale, leur offre cette fois-ci le menu complet, par la publication en volume d'une trentaine de ces articles, choisis parmi les plus appétissants.

Les lecteurs sauront gré au modeste religieux d'avoir levé enfin le voile du pseudonymat. Ils croiront plus aisément entendre, dans ces récits authentiques de guérisons et de conversions, un écho des grandes retraites prêchées un peu partout par le bon père, où tenait si large place la glorification de Marie. On lui sera reconnaissant surtout d'avoir sauvé de la dispersion, sinon de l'oubli, tant de jolis articles qu'on voudrait montrer à un visiteur, — âme travaillée peut-être en divers sens, — qu'on cherche dans tous les coins et recoins de la demeure et que *les enfants ont égarés*. N'est-ce pas la drachme perdue et recouvrée de l'Evangile, ce recueil de faits locaux, tragiques, saisissants, lumineux par eux-mêmes, avec commentaire à l'appui, et de nature à convaincre les plus incrédules comme à secouer les plus apathiques.

Inutile de relever en détail des qualités de narration que les moins avertis ne tardent pas à découvrir et qu'un de nos amis sulpiciens voulut bien apparenter aux mérites littéraires du fameux "Pierre l'Ermite". Si quelques-uns s'embrouillent à définir le je ne sais quoi de prenant et de fort qui crépite dans ces pages, d'un bout à l'autre, leur caractère à la fois excessif et pondéré, onctueux et drôlatique, plausible et renversant, je me permets de suggérer le mot *fanatisme* qui condense et explique tout. Oui, parfaitement: le nécessaire et louable fanatisme du fils tendre et clairvoyant qui connaît sa mère, qui la défend contre l'indifférence de ses frères ou les attaques des étrangers et qui ne tolère pas qu'on lui dénie toutes les bontés, toutes les tendresses, toutes les puissances, et, finalement, puisqu'il s'agit ici de la Mère de Dieu, la toute-puissance.

Il est équitable d'ajouter que les croquis de M. Alphonse Bourgeois, bien connu par son double talent de chroniqueur et de caricaturiste, secondent admirablement la pensée du livre, ou plutôt du chapitre, et les intentions de l'auteur.—*M.-A. L.*

CHANOINE PRACHT. — "Catéchisme des convenances religieuses", Vol. in-12, 336 pp. P. Lethilleux, 10, rue Cassette, Paris. Franco: 4 f. 45.

Convenances religieuses envers les personnes sacrées (religieux, prêtres, évêques, Pape, N. S. Jésus-Christ vivant dans l'Eucharistie, présent dans nos églises), envers les choses sacrées (croix, objets bénits solennellement ou indulgenciés, bénédictions diverses en usage dans l'Eglise)" telle est la division de cet ouvrage où la doctrine est exposée avec une clarté et une précision peu communes.

Les Catéchistes auront là un précieux auxiliaire pour leurs Instructions; les prédicateurs eux-mêmes y rencontreront de riches et féconds aperçus au point de vue soit historique soit liturgique.

L. VEUILLOT. — "Du collège au mariage", Vol. in-12, Paris, Lethielleux. Franco: 4 f. 45. (Lettre-préface de Mgr Tissier).

Par un choix judicieux fait dans les oeuvres de ce grand chrétien, le R. P. Cerceau, S. J., su former un véritable traité de *spiritualité* à l'usage des jeunes gens.

Le premier chapitre est intitulé: *Les belles années: quelle carrière ?* Quelle que soit la carrière qu'il embrasse, le jeune collégien doit se préparer à servir Dieu dans sa vocation.

Les trois chapitres suivants expliquent les causes les plus ordinaires des égarements de la jeunesse, à la sortie du collège; par quels moyens les égarés peuvent rentrer dans la voie droite; les luttes et les joies qui les attendent à l'heure du retour:

Ch. II. *Où sont les fous ? où sont les sages ?*

Ch. III. *Des ténèbres à la lumière.*

Ch. IV. *Luttes douloureuses et paix intime.*

Trois autres chapitres renferment des conseils pleins de sagesse pour assurer la persévérance dans la vie chrétienne.

Ch. V. *Comment persévérer.*

Ch. VI. *La science de la vie.*

Ch. VII. *Le bonheur: où il est, où il n'est pas.*

Enfin le ch. VIII traite de la question du *mariage* et est suivi d'un appendice sur les *mariages malheureux.*

Sans doute ce petit volume s'adresse avant tout aux jeunes gens, qui y trouveront une direction sûre pour les orienter dans la vie, mais les précieux conseils qu'il renferme seront également utiles à beaucoup d'autres plus avancés en âge.

L. BERARD et A. FOISY. — "Plus qu'elle-même", Vol. de 250 pages in-12. En vente au prix de 90 sous dans les principales librairies et à l'Action française, 369, rue Saint-Denis, Montréal.

Voici un beau et bon roman canadien. Il a plus d'un mérite et nous sommes persuadés que personne ne regrettera de l'avoir acheté et d'avoir consacré quelques heures à en lire les 250 pages.

Ce ne sont pas des professionnels de la littérature d'imagination qui en ont élaboré la trame, savamment combiné l'intrigue, artistiquement cadencé les phrases: ce sont deux journalistes, mêlés par leur profession aux luttes scolaires ontariennes, témoins émus de ces efforts héroïques d'un peuple pour ses droits, qui se sont efforcés d'esquisser sous une forme attachante le récit d'événements désormais inséparables de notre histoire nationale.

La brève préface qui ouvre le volume exprime l'ambition des auteurs de fortifier au coeur des Canadiens français, l'amour du sol natal, des traditions ancestrales, de la langue héritée de nos pères. Nous croyons sincèrement que tous les lecteurs éprouveront ces sentiments et, de plus, savoureront ces pages avec le plus vif intérêt.

RODRIGUE VILLENEUVE, O. M. I. — "La grève et l'enseignement catholique", l'Ecole Sociale Populaire, Montréal, 1921.

L'Ecole Sociale Populaire vient de publier l'excellent travail du R. P. Rodrigue Villeneuve, O. M. I., présenté à la Semaine sociale de Montréal. Le R. P. a condensé en quelques quarante pages, tout ce qu'il importe de connaître de cette question si actuelle des grèves. Après avoir établi la nature de la grève, il en indique les causes, en montre les résultats heureux ou malheureux, en défend la légitimité et enfin en indique les remèdes.

Tout cela est simple, clair et suffisamment complet. Les divisions que le R. P. a multipliées nous permettent de saisir d'un premier coup d'oeil la marche de son travail et d'en retenir les principales conclusions. On sent que le R. P. est de longue date rompu au professorat.

La doctrine est des plus sûres. C'est celle de Léon XIII et des meilleurs théologiens ou sociologues chrétiens. Pour en éclairer l'exposé, le R. P. a multiplié les faits et les statistiques. Sa documentation est solide et abondante.

En un mot, c'est l'un des meilleurs résumés que nous possédions sur cette question et nous faisons des souhaits pour qu'il se répande dans le monde ouvrier. Nos associations ouvrières catholiques, en particulier, auraient tout intérêt à connaître ces pages et à s'en inspirer à l'occasion.—M.-C. F.

R. P. H. MARTIN, O. P. — "La Vie mystique de Sainte Catherine de Sienne". Collection de la société d'Etudes religieuses. Prix: 0.50 fr. Librairie Granger Frères, Montréal.

Les âmes qui ont à coeur de vivre leur vie d'âme et que n'effraie plus le mot "mystique", voudront prendre contact avec la doctrine et la vie mystique de Ste Catherine de Sienne. Voici l'une et l'autre condensées en quelques pages. Celles-ci, en mettant en relief l'illustre tertiaire dominicaine, inspireront aux âmes le désir d'alimenter leur vie intérieure à ses ouvrages.

BERNARD ALLO, O. P. — "Les miracles de l'Evangile devant la critique contemporaine". Brochure de la Société d'Etudes religieuses. Prix: 0.50 fr. Librairie Granger Frères, Montréal.

Parmi les miracles de Jésus, la critique rationaliste veut bien admettre l'authenticité de ceux qu'elle appelle "mracles de guérison" encore qu'elle se refuse à y voir le déploiement d'une force surnaturelle. Elle rejette comme impossibles ceux qu'elle nomme "miracles cosmiques". Cette distinction n'est pas justifiable. Il faut admettre en bloc tous le miracles évangéliques, ou les rejeter en bloc. Ensuite, les disciples, les évangélistes, qui en furent les témoins n'étaient pas des hallucinés. Ils n'ont pas créé, après coup, la "légende" des miracles. Ils n'ont pas interprété ni "arrangé" suivant la prétendue crédulité de leur temps, des faits naturels. Telles sont les propositions qu'examine l'éminent exégète, et telles les conclusions rigoureuses auxquelles aboutit son argumentation.

E. BARBIER. — "Histoire populaire de l'Eglise", in-12 de 620 pages. Paris, Lethielleux. Franco 13 fr. 05. Remise pour fortes commandes.

Cet ouvrage est en cours de publication. Il formera quatre volumes in-12 ainsi divisés:

Première partie: *L'Antiquité chrétienne* (1 vol.).

Deuxième partie: *Le Moyen Age* (2 vol.).

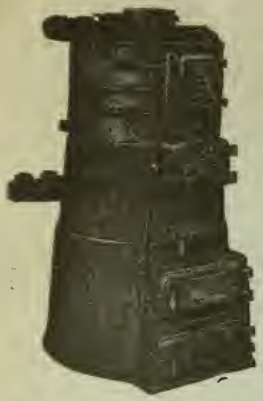
Troisième partie: *Les Temps modernes* (1 vol.).

La première partie vient de paraître. La deuxième partie est sous presse.

Ces ouvrages se recommandent également aux chrétiens du monde et au clergé; aux maisons chrétiennes d'éducation, aux petits séminaires, comme livres de lecture et livres de prix.

Superiorum permissu *De licencia Ordinarii*

Plomberie - Chauffage



Installations durables et économiques d'après les méthodes les plus sanitaires et les plus modernes.

J. ALPH. LANGELIER

Ottawa - Ont.

310 - 312 - 314 rue Wellington
Téléphones : Queen 581 et 582

Travail garanti ▪ **Prix modérés**

SPÉCIALITÉS : Systèmes de Chauffage pour églises, couvents, monastères et édifices publics.

☞ DEMANDEZ NOS PRIX ☜

O'Reilly & Bélanger, LTÉE

MARCHANDS DE CHARBON

GROS et DETAIL — Toutes sortes.

OTTAWA

Bureau, 38, rue Sparks — Téléphone : Queen 860-861

S. J. MAJOR, LIMITÉE

EPICIERS EN GROS et

Importateurs de Vins et Liqueurs,

126 à 136 Rue York

OTTAWA, Ont.

SPÉCIALITÉ : — **Vin pour Sacrifice de la Messe, Huile de Sanctuaire, Cierges, Chandelles, etc.**

CHAPELLERIE SPECIALE

POUR LE CLERGÉ

CHAPEAUX ROMAINS de Peluche, de Soie, de Feutre, de Cachemire et de Paille Palmier.

Les commandes par la poste sont exécutées le jour même qu'elles sont reçues.

SATISFACTION GARANTIE.

CHAS. DESJARDINS & CIE, LTEE
130, RUE ST-DENIS, MONTREAL, CANADA.

Vous allez en Europe? Par la ligne directe

FRANCE

DE LA

Compagnie Générale Transatlantique

De **NEW-YORK** à **LE HAVRE-PARIS** ou
de **NEW-YORK** à **BORDEAUX**

AGENTS : GENIN, TRUDEAU & CIE LIMITEE

Téléphone : **MAIN 2078**

22 NOTRE-DAME OUEST,
MONTREAL, Qué.

Téléphone, No 37.

La Compagnie d'Imprimerie et Comptabilites de St-Hyacinthe

— A responsabilité limitée —

(Successeurs de l'Imp. du Courrier de Saint-Hyacinthe et de la Dominion Loose Leaf Ltd.)

Impressions de toutes sortes, Reliure, Réglage, Livres blancs
Spécialité : Comptabilités à Feuillets Mobiles.

ESTIMES FOURNIS SUR DEMANDE

Bureau et Atelier, 70 rue Ste-Anne - - ST-HYACINTHE